

Georges Froccia

## La fureur de vivre

L'enseignement de Lacan n'a cessé d'être polémique, personne n'était épargné car tous devaient repérer leur propre emprisonnement dans le discours de l'Autre. Il était premier à restaurer sans cesse « le soc tranchant de la vérité », s'opposant fougueusement au sens, à tous les sens qui pouvaient être proposés. Aucun confort narcissique pour qui que ce soit et surtout pas pour lui-même, Lacan qui a osé s'exposer en chercheur qui ne trouvait pas, qui révélait s'être embrouillé et qui déclarait enfin que cette révélation à lui-même lui était précieuse, allant jusqu'à se compter au nombre des dupes, c'est-à-dire ceux qui n'en savent pas plus que les autres, puisque lui-même, assujetti à son inconscient.

La fureur de vivre, c'est avant tout le titre que les Français ont donné au film américain de Nicolas Ray avec James Dean comme personnage central. Un film des années cinquante consacré à la jeunesse en crise. Deux morts durant cette projection, le jeune Buzz dans une course de voiture qui l'opposait à Jim et Platon tué par un agent de police qui se sentait menacé. Cette hécatombe de jeunes, c'est le sacrifice au mal de vivre. Le méchant et le trop névrosé sont éliminés, Jim, lui, sera rafistolable. À la défaillance des pères, annoncée comme source de ce mal de vivre, sera proposée à la fin du film la promesse d'une autorité paternelle retrouvée. Ce mal de vivre ainsi partiellement rafistolé sera soutenu, dirigé et endigué vers l'avoir et le paraître que le capitalisme américain propose dans ces années-là. La joie de vivre, *joie de vivre*, *Hollywood chewing-gum* ! Bien sûr ! Comme le chantait cette publicité parmi tant d'autres publicités dédiées au culte de l'objet réparateur.

Mais la question n'est pas réglée pour tous, si nombreux sont ceux qui, parmi cette jeunesse, se détournent de la vie puritaine et sans passion de l'Amérique profonde au profit du style *Hollywood chewing-gum*, pour bien d'autres, la fureur subsiste et ne se laisse pas si facilement orienter. Cette fureur que les Français invoquent pour traduire le titre original du film, *Rebel without cause*, révolté sans raison. La fureur dont les raisons apparentes ne suffisent pas.

Qu'est-ce donc que la fureur ? C'est ce qui naît du délire et de l'égarement. C'est ce qui tient, nous dit-on dans les dictionnaires, de la rage, de la frénésie, de l'extrême colère. Fureur qui transporte, élève au-dessus de soi-même, fait faire et dire des choses extraordinaires. Nous sommes dans la tragédie grecque, dans la poésie de Bataille, dans la folie d'Antonin Artaud,

dans le baroque, Dom Juan, Roméo, Hamlet, dans la destruction et sans aucun doute dans de nombreuses expressions artistiques et créatives. Cette fureur c'est peut-être et en partie la réaction contre un contexte familial, sociétal ou culturel, mais cette fureur c'est avant tout un espace qui se déploie avant et en deçà de toutes les autres constructions passées, présentes et vraisemblablement futures, aux quatre coins de la terre dans les tribus les plus reculées, les villes les plus sophistiquées. Cette fureur s'adresse à la vie, elle est la vie qui ne se satisfait pas du sens, et des directions que les civilisations proposent. Le mal de vivre dans tous les milieux, à toutes les époques et tous les continents, dévoile une réalité qui ne reconnaît aucune construction comme satisfaisante.

Rafistoler est le signifiant qui éructe dans ma tête lorsqu'il s'agit du mal de vivre. C'est une piste que j'envisage pour faire avec cette fureur de vivre débridée. Raccommoder, réparer, avec les moyens du bord mais aussi, parer, embellir, puisque la racine italienne de ce mot, rafistoler, le propose.

L'art dans toutes ses orientations n'est-il pas un vaste espace de rafistolages qui draine oriente et donne consistance à une fureur certaine ? Est-ce que l'art ne produit pas des lieux où des constructions annexes qui dévoilent de nouvelles potentialités, de nouveaux éclairages dans les constructions antérieures vécues auparavant comme insatisfaisantes ?

Fureur chez Jack Kerouac, poète et écrivain américain des années cinquante tout comme Nicolas Ray, et à nouveau remis à l'honneur ces dernières semaines par son roman, *Sur la route*, porté à l'écran par Walter Salles, scénariste, monteur et producteur brésilien qui se souvient de sa première lecture dans les années soixante-dix. Il avait été frappé, je le cite, *par le souffle libertaire qui pulsait dans, sur la route. Le désir d'expérimentation, le sexe, le jazz et les drogues comme instruments de sensibilisation et de dévoilement, la possibilité du mouvement constant... Tout contrastait avec l'expérience que nous vivions pendant la dictature militaire. Au Brésil, la musique, la littérature et le cinéma étaient censurés, le sexe et la drogue réprimés.*<sup>1</sup>

Dans le livre, dans le film et dans sa vie, Voici Kerouac qui cherche dans la benzédrine, la marijuana, l'alcool, la frénésie des voyages, la spiritualité et la littérature, une consistance à donner à sa fureur. Consistance au corps, consistance à l'esprit. Comment faire lorsqu'un frère meurt alors que l'on a que quatre ans nous disent les biographes ? Kerouac aura à faire avec cette plaie toute sa vie écrivent-ils. D'ailleurs, *Sur la route*, le texte démarre par une seconde mort, celle de son père. Mort qui agit semble-t-il comme *déflagrateur d'une fuite en avant*<sup>2</sup>. Fuite en avant et *capacité de vivre chaque instant comme si c'était le dernier*<sup>3</sup>. Même si les écrits sont là pour éterniser les instants passés, même si les écrits sont là pour rafistoler quelque chose des pertes et l'emmener à s'interroger sur la source de son mal de vivre, même si le succès est là, Kerouac meurt à 47 ans d'hémorragie digestive, le long travail de l'alcool. On retrouve un destin parallèle avec son comparse et non moins écrivain, Neal Cassady, emporté par une mort brutale à l'âge de 42 ans. Fureur de vivre sans filet, qu'aucune construction, qu'aucun rafistolage ne dérive suffisamment.

Et la psychanalyse n'est-elle pas en soi fureur et n'essaye-t-elle pas de rafistoler la fureur des autres tout en essayant de traiter celle qui lui est propre ? Les précieux outils laborieusement tissés par Freud ; l'inconscient, le transfert, le rêve, la condensation, le déplacement ; les autres tissés par Lacan, le signifiant, la triade Réel-imaginaire-symbolique, l'objet petit a, le grand Autre, ne sont-ils pas les fruits de la rage, de la frénésie et de la colère ? Ne

<sup>1</sup> Walter Salles, *Vogue homme international*, printemps été 2012, page 233

<sup>2</sup> Ibidem.

<sup>3</sup> Ibidem

proposent-ils pas des territoires imaginaires et symboliques nouveaux ?

Fureur chez les psychanalystes qui dans une superbe dimension polémique n'ont épargné ni les religions, ni les philosophies, ni la médecine, ni les sciences. Pensons au dernier livre de Freud, *l'homme Moïse et le monothéisme*, j'ai emmené quelques exemplaires du travail que l'AEFL a produit en 2006-2007, à partir de ce document extraordinaire. Ils sont à votre disposition, moyennant 18 euros, c'est le trésorier qui parle.

Pensons aussi à la Fureur de Jacques Lacan qui voulait sauver le discours psychanalytique et pour cela dissout *L'école Freudienne*. *Delenda est Cartago*, a été le mot d'ordre donné. *Que l'on détruise Carthage* ordonne Caton pour que Rome vive, qu'elle soit débarrassée de ses voisins trop proches, trop puissants, trop prospères, trop menaçants. *Delenda est Cartago*, que *l'école freudienne* soit détruite pour que subsiste le discours psychanalytique, pour que la psychanalyse ne s'enferme dans aucun dogmatisme et que personne ne prenne une place de chef, laissant croire que l'homme pourrait être autre chose qu'un pantin assujetti à des chaînes signifiantes.

L'enseignement de Lacan n'a cessé d'être polémique, personne n'était épargné car tous devaient repérer leur propre emprisonnement dans le discours de l'Autre. Il était premier de restaurer sans cesse « *le soc tranchant de la vérité* »<sup>4</sup>, s'opposant fougueusement au sens, à tous les sens qui pouvaient être proposés. Aucun confort narcissique pour qui que ce soit et surtout pas pour lui-même, Lacan qui a osé s'exposer en chercheur qui ne trouvait pas, qui révélait s'être embrouillé et qui déclarait enfin que cette révélation à lui-même lui était précieuse, <sup>5</sup> allant jusqu'à se compter au nombre des dupes, c'est-à-dire ceux qui n'en savent pas plus que les autres, puisque lui-même, assujetti à son inconscient<sup>6</sup>.

Alors, comment trouver une consistance lorsque l'on est un pantin assujetti à la chaîne signifiante qui ne répond pas aux questions fondamentales de la mort et de la vie, comment ne pas ressentir le mal de vivre ? Comment survivre avec le sens qui s'écroule, le vide du sens ?

Ce vide qui n'a pas épargné Lacan, voici ce qu'il dit dans son dernier séminaire, *Dissolution*, en 1980. « *L'Autre manque. Ca me fait drôle à moi aussi. Je tiens le coup pourtant [...]* »<sup>7</sup>. Une réponse c'est qu'il y a une autre voie à côté du sens, c'est un espace impalpable, infini et fini, qui se trouve partout et nulle part, facile d'accès et inaccessible à la fois, c'est celui qui se révèle au petit enfant lorsqu'il se tient pour la première fois en équilibre sur son vélo, cet espace c'est celui du moment de l'endormissement, celui du réveil, celui du rêve et du cauchemar, celui du pinceau qui s'agite, celui de la jambe qui s'élançe, celui de la plume qui noircit le papier. Dans cet espace, mystérieux, « *Le mystère de ce monde reste absolument entier* »<sup>8</sup>, disait Lacan, se construit le lieu de l'intuition, source tumultueuse de tous les possibles. Fureur et intuition, le chapitre à venir.

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *Séminaire XXVII*, Lettre de dissolution, 5 janvier 1980. Site internet GAO-GOA.

<sup>5</sup>Ibidem

<sup>6</sup> Ibidem, Séminaire du 15 janvier 1980.

<sup>7</sup> Ibidem

<sup>8</sup>Jacques Lacan, *Le séminaire, Le moment de conclure*, séance du 20-12-77).